

Maria Kassimova-Moisset

RHAPSODIE BALKANIQUE

Roman traduit du bulgare par

Marie Vrinat

ÉDITIONS
DES **S**YRTESS

*Je dédie cette histoire
à l'âme intranquille et artistique
de ma grand-mère Maria, la boulangère de Bourgas.*

MIRIAM

1924

Elle roula sur ses jambes.

Lourde, épaisse goutte de sang. Elle se glissa des profondeurs de son corps efflanqué et se rua entre ses jambes. Trébucha près du genou pointu où elle s'arrêta l'espace d'une seconde pour inspecter le chemin devant elle. Emprunta l'intérieur du mollet, entre les tendres petits poils blonds de son duvet de jeune fille et se heurta frontalement à sa chaussette blanche. Pffff!... Le coton l'absorba instantanément. Le rouge foncé se fondit dans ses fils, ralentit son cours et se mit à serpenter vers le fond de sa chaussure aussi élimée qu'un crâne chauve. Là, elle s'enfonça dans l'invisible et s'apaisa.

Miriam resta clouée sur place. La précédant, les filles couraient l'une derrière l'autre, leurs tresses s'agitaient dans les airs et, lorsqu'elle clignait des yeux, elle les voyait comme un filet. Maintenant, le filet semblait se remplir de lui-même avec de plus en plus de fils de cheveux, effaçant le chemin devant elle. L'espace, si infini et aérien un instant auparavant, se refermait à une vitesse vertigineuse. Seules les chaussettes blanches des fillettes qui couraient avec précipitation fuyaient comme des taches solaires et scintillaient quelque part, dans un lointain indéfini. Leurs chaussettes blanches toutes blanches...

RHAPSODIE BALKANIQUE

Miriam lança à terre son sac de toile contenant ses affaires de plage, elle rejeta sur les côtés ses tresses effilochées par la course et s'accroupit. Elle entoura ses jambes de ses deux mains en faisant attention à ne pas mettre le doigt dans la rigole de sang qui avait jailli de son corps, et ferma bien fort les yeux. Elle les serra tellement qu'un instant il lui sembla que, si elle pressait encore un peu, ses paupières éclateraient au milieu. La paupière supérieure demeurerait à jamais impuissante à assombrir le regard, tandis que la paupière inférieure se relâcherait sur le pourtour de l'œil et le tirerait vers le bas. Elle pèserait sous lui, et l'œil serait triste. La tristesse est un poids lâché, jeté là où l'on ne peut le supporter. *Et alors, mes yeux auront un regard vieux, se dit Miriam, comme ma...*

— Mamaaaaaaan, hurla quelqu'un, et Miriam ouvrit les yeux.

— Maman t'appelle, Miyaaaaa... Rentre un peuuuuuu, sinon, on va te trouver et te puniiiiir...

Mila, sa petite sœur. Évidemment...

Comme d'habitude, cette petite fille rondouillarde, constamment malade dans les jupes de sa mère, l'avait suivie. Elle le faisait depuis que Miriam avait appris à sortir en cachette en début d'après-midi par la fenêtre de leur petite chambre pour se lancer dans ses pérégrinations dans le quartier. Mila, ce petit espion familial à l'air si mignon, avait la faculté d'apparaître inopinément et d'apprendre tout avant même que ce ne se soit produit. Elle évoluait comme une ombre derrière sa sœur aînée et la ressentait de manière épidermique. Ce matin-là, en se réveillant, elle avait vu Miriam assise au bord de son lit en train de se balancer. Sa main gauche était collée à son ventre, tandis que de sa main droite elle entortillait la couverture autour de son index, à la déchirer.

— Miya, pourquoi tu tournes la couverture? Tu vas la déchirer...

— Je savais bien que tu ne dormais pas, singeounette! s'écria Miriam en éclatant de rire. Ça ne te regarde pas, je fais

de la magie, voilà tout! Couvre couvre et vramm! Frappe ta sœur et pamm!

Puis son rire inonda la pièce avec les lits et la couverture entortillée, la fenêtre au rideau à fraises, le tapis de Constantinople et la Madone de l'icône devenue un peu grise. Il se déploya alentour, s'échappa par la fenêtre ouverte et, une fois dehors, partit quelque part en riant lui-même. Mila connaissait ce rire. Ce fut la première chose qu'elle entendit vraiment dans sa vie et depuis, chaque fois qu'elle le percevait autour d'elle, elle se tranquillisait. Sacrée Miriam, cette fille de braise, comme sa mère l'appelait! Comment parvenait-elle toujours à dissiper les nuages?! D'où lui venait cette gaieté diabolique qui pouvait éloigner d'un souffle comme si c'était du duvet de pissenlit tous les chétifs chagrins chagrinants?...

— De chétifs chagrins chagrinants, répéta Mila, éberluée par sa propre voix.

— Des chagrins chagrinants chagrineux se chagrinent sur le chagrinement chagrineur chagrin et chagrogne pour chagrigner! s'exclama Miriam en éclatant de rire, et, tout en répétant sa énième fabulation devant une Mila qui ouvrait les yeux comme des soucoupes, elle passa les jambes par la fenêtre, sauta allègrement dans le petit espace entre le mur et la palissade de la cour voisine et rajusta prestement sa jupe. Puis elle soupira bruyamment, se plia en deux pour la dernière fois sous l'effet d'un spasme au bas-ventre et, d'un bond bien rodé, passa par-dessus la clôture. Mila se tenait à la fenêtre de leur chambre comme dans un tableau. Sa petite main potelée ne put que s'élever dans les airs et faire un geste aux nattes de sa sœur qui tressautaient.

— Miya, chuchota fort Mila, si tu oublies tes affaires de plage, je te les apporterai où que tu sois!

— Ouïïïïe... Le front de Miriam était apparu au-dessus du bord de la palissade en bois, et, un instant plus tard, ses yeux brillèrent comme des phares.

RHAPSODIE BALKANIQUE

— Je perds sacrément le nord ! Heureusement que tu m'y as fait penser ! Donne-moi voir le sac, il est sous mon lit !

Mais que je suis bêêêête, dit Mila, et elle ses pantoufles éculées vers le royaume de sa sœur. Elle prit appui contre son lit, se pencha et sortit le sac sans forme renfermant les affaires de plage de Miriam, qui se trouvait dessous. Un instant, elle eut envie de fourrer son nez dans le contenu mou de ce trésor, de passer elle aussi par-dessus la clôture, puis de se laisser pendre à l'épaule de Miya et de se balancer sur tous ses sentiers secrets. Elle savait que c'était impossible. Miriam n'aimait pas attendre — elle se suffisait à elle-même. Elle se...

— Allez, Mila, qu'est-ce que t'as à lambiner, là?! Lance le sac, maman va bientôt se montrer à la porte et, ensuite, je ne sais pas ce qui va se passer!...

Les doigts de Miya tenaient le bord de la palissade comme une fine broderie, et ses joues, rougies par l'inquiétude, luisaient au-dessus des pieux en bois. Sa voix s'élevait au-dessus du paisible après-midi, et, si cette dispute entre gamines se prolongeait un peu, leur mère finirait par se matérialiser quelque part. Elle avait cette faculté... de ne pas être là, si bien que vous ne l'attendiez pas le moins du monde, mais, quand vous vous retourniez, elle pouvait tranquillement se trouver derrière vous. Elle entendait tout, leur mère. Et savait tout. Elle était même...

— Prends, Miya! ... Mais s'il y a quelque chose, je te trouverai, tu m'entends? expliquait Mila, tandis qu'avec sa main elle donnait de l'élan au sac pour qu'il vole par-dessus la palissade.

— Ben oui, j'entends, tu crois que j'ai du bois qui m'a poussé dans les oreilles, non mais! Tu me trouves toujours, Mila, je le sais bien. Allez, et ne dis pas à maman que... Mignonne Mila¹, Miliana, je te mettrai avec de l'huile dans la marmiiite...

1. Mila est un prénom qui veut dire « gentille », « chérie ». (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

La voix de Miriam se faufila en même temps qu'elle dans les mystères désordonnés de la cour voisine avant de mourir quelques secondes plus tard. Le silence s'installa de nouveau sur l'après-midi d'été et seuls les goélands le griffaient de temps à autre de leurs cris. Mila s'assit sur le bord du lit de sa sœur, elle caressa de la main l'endroit où, un instant auparavant, cette dernière était assise, pliée de rire, et elle tendit les épaules. Dans une demi-heure, tout au plus, leur mère se rendrait compte de la énième fugue de Miriam. Encore trente minutes seulement et elle pourrait voler sur ses traces. Elle la trouverait, où qu'elle soit. Miya la mutine. Miya l'intrépide. Miya la magicienne...

*

Theotitsa lavait le linge. Elle le faisait chaque jour, de manière rituelle, tout de suite après le brûlant café turc du *filđjan*¹ qu'elle buvait rapidement, par à-coups, comme si elle accomplissait une tâche urgente. Ses lèvres avaient commencé à s'entourer de petites rides fines, mais catégoriques. Pas tant à cause de son âge que de la constante inquiétude qui tirait son visage par d'invisibles fils vers un point indéterminé mais lointain dans l'espace devant elle. Ses sourcils aussi suivaient cette force magique et se réunissaient dans le large et profond sillon au-dessus de son nez aquilin, comme des palanches appuyées contre un puits. Theotitsa souriait rarement. Au cours des quinze années depuis lesquelles Miriam la connaissait en tant que sa mère, sa bouche s'était étirée deux fois en quelque chose qui ressemblait à un sourire. La première fois, lorsque son père, Todor, avait acheté l'épicerie. La seconde fois, quand ses frères, Pentcho et Boris, avaient secoué le poirier du voisin pour

1. Tasse traditionnelle turque (*fincan* en turc). (*La traductrice remercie Özsü Rişvanoğlu qui a relu tous les mots turcs de ce roman.*)

RHAPSODIE BALKANIQUE

prendre les fruits. Le chien de ce dernier les avait pourchassés si farouchement que, pour finir, ils avaient fait un crochet par la cour de l'église et avaient sauté pour se cacher dans la tombe vide fraîchement creusée pour la mère de Vassiliko, la femme du pope, qui venait de mourir. En dépit de sa solide foi en Dieu, Theotitsa n'avait pas commerce avec elle et la maudissait souvent tout bas lorsqu'elle apercevait sa pimpante silhouette évoluant entre les murs de l'église.

«Vassiliko, Vassilikaki, je ferai de toi des souvlakis!» criaient les enfants de Theotitsa dans le dos de la vaniteuse femme du pope, tandis que leur mère fendait l'air du regard sans ouvrir la bouche pour les disputer. Miya ne connaissait que trop bien ce visage de sa mère. D'ailleurs, elle connaissait tous ses visages. Même celui — arborant un large sourire — qu'elle ne lui avait vu qu'une seule fois, lorsque le pope, le mari de la Vassiliko, avait raconté qu'au moment où il disait la messe funèbre pour une femme d'Aïtos, celle-ci s'était levée du cercueil, parmi les bouquets de fleurs, et avait demandé au père s'il était saint Pierre.

Lorsque Miya déboula dans la cour de la maison, Theotitsa leva la tête de la bassine en métal et fixa sa fille du regard. La ride, entre ses sourcils, creusa davantage son front, donnant l'impression qu'elle allait fendre le visage en deux. Le linge, blanc et entortillé, se relâcha entre ses mains noueuses, tandis que les gouttes de son corps mouillé se mettaient à fuir hystériquement pour retourner à l'eau. La pluie savonneuse tambourinait sur le bord de la bassine en fer, rythmant les instants de silence. Miya se figea près de la porte métallique de la cour, elle poussa lentement le loquet pour la fermer et regarda sa mère dans les yeux. Elle eut l'impression qu'il s'était écoulé des heures avant qu'elles ne cillent.

— C'est le coq qui t'a becquetée, Miya?

La voix de Theotitsa sortit comme indépendante de son corps et gifla la joue déjà enflammée de Miriam. Comment sa

mère faisait-elle pour savoir toujours tout, comment faisait-elle pour tout comprendre avant même de vous avoir regardé?...

— C'est à toi de me le dire, maman, murmura Miya la mutine en regardant sa chaussette maculée de sang.

— Va dans la chambre dans laquelle nous dormons, ton père et moi. Enlève la couverture du coffre et ouvre-le. Fouille à droite, mais au fond, fouille bien profondément, n'aie pas peur! Tes mains trouveront une toile de coton de Tsarigrad¹, elle est couleur blanc sale. Sors-la — il y en a quatre morceaux, lavés et repassés. Apporte-m'en un pour que je te montre comment le plier... Non, ne me l'apporte pas! C'est ton affaire, à toi, tu vas te débrouiller toute seule! Plie-le comme un fichu pour la tête. Rentre d'abord le bout pointu pour que tu ne sois pas terrassée par la douleur lorsque le sang viendra. Plie-le lentement — pour que tu ne souffres pas lorsque tu enfanteras un jour. Plie les deux bouts vers le milieu mais sans que l'un recouvre l'autre, pour que tes enfants ne se haïssent pas mutuellement. Appuie dessus avec tes mains, mais pas trop fort — pour que ça vienne autant d'années qu'il t'est imparti, tu ne vas pas verser du sang lorsque tu seras grand-mère, hein! Ensuite, lave-toi comme il faut, sèche-toi. Tu vas ouvrir les jambes, t'accroupir et mettre le morceau de tissu à cet endroit. Tu vas te signer devant la Mère de Dieu et tu te jetteras de l'eau froide à la figure. Ne dis à personne ce qui t'est arrivé! Ces choses-là, ça ne se raconte pas. Allez, file, qu'est-ce que tu as à meregar...

— Elle te regarde, maman, parce qu'elle a taché ses chaussettes blanches... mais sans faire exprès.

Mila, cette petite boule qui roule, s'était glissée en catimini derrière sa sœur et observait de derrière sa jupe, pendant que Theotitsa récitait comme dans un rêve. Elle ne savait pas exactement ce qui se passait, mais elle percevait le ton de la voix de sa mère et comprenait sans se tromper que l'heure était grave. Elle se dressait dans le dos de Miya et, de là, voyait clairement

1. Tsarigrad est le nom bulgare de Constantinople (« ville royale »).

la nouvelle petite rigole de sang qui coulait vers sa chaussette au bord entortillé.

— Toi, ça ne te regarde pas! s'écria Theotitsa, tandis que le linge échappait à sa poigne, tombait en faisant floccule dans l'eau et l'éclaboussait. Les mademoiselles-je-sais-tout comme toi, Dieu les envoie en enfer, pour qu'elles farcissent la tête des pécheurs! Allez, ouste, va me chercher les pinces à linge et arrête de te pendre aux basques de ta grande sœur! C'est une femme, maintenant, elle n'a rien à faire avec toi!

Miriam décolla un pied du sol et se dirigea lentement vers la chambre de ses parents. Todor, son papa, passait toutes ses journées à l'épicerie, et sa présence à la maison n'était marquée que par son énième tablier maculé d'huile d'olive, de saumure et d'éclats de savon, accroché près de la porte, attendant que les mains de Theotitsa s'en emparent. La lessive, dans le foyer de Todor et de son épouse, Theotitsa la Grecque, ponctuait toute l'histoire familiale et divisait la journée en plusieurs parties. Le matin, on lavait d'abord le linge de corps. Suite sans fin de culottes, chemises et chaussettes qui se noyaient dans le savon râpé fait maison et hurlaient silencieusement de terreur sous les mains fermes de Theotitsa.

Puis venait le tour du tablier. On l'enlevait du crochet de la porte de la cuisine en le portant comme une mante royale. C'étaient les garçons de la famille qui en étaient responsables : leur mère aimait les rituels et tenait à ce qu'ils soient observés exactement suivant ses injonctions, aussi le tablier sale ne pouvait-il être touché que par les frères qui, un jour, devraient hériter le métier de leur père et faire prospérer à leur tour l'épicerie. Theotitsa prenait le tablier de leurs mains, elle le trempait et le pressait lentement de ses poings jusqu'à le noyer. Puis elle saisissait les poignées métalliques de la bassine, se penchait au-dessus de l'eau trouble et y contemplait longuement les reflets du monde. Elle prétendait ne pas se livrer à de la divination, mais ce n'était pas vrai. Aux plis et aux coulées de suie, aux bulles du savon rustique et aux images flottantes

des choses environnantes, elle devinait ce qui allait bientôt se produire, ou encore elle percevait la vérité de quelque secret.

Mais, ce matin-là, le tablier ne lui avait rien suggéré. Il n'y avait même pas dessus la moindre gouttelette de sang de la viande d'agneau bien fraîche qu'ils vendaient pour Pâques. Ni suie, ni tache d'huile, ni rien sur ce maudit tablier, le diable l'emporte — il s'était installé dans la bassine comme s'il avait décidé de ne plus jamais sécher ni repartir travailler sur le mince corps nerveux de l'épicier Todor. C'était toujours comme ça avec cette Miriam — son destin était le seul à ne pas donner de signes, il ne marquait rien et ne cherchait pas à être partagé. Elle était ainsi, Miriam depuis sa naissance — il était impossible de la percer à jour. Et cette fois encore, la voilà dressée devant sa mère à la regarder droit dans les yeux, sans ciller, sans même cacher sa jambe sur laquelle lentement coule une nouvelle goutte de sang et, cette fois encore, « c'est à toi de me le dire, maman », qu'elle fait, « c'est à toi de me le dire »...

— Je te dis d'arrêter de te traîner sur mes pas, Milichta! — (Miya tendit le bras vers sa sœur et la poussa par l'épaule de manière saccadée.) Il suffit que je me retourne et tu es toujours là, espèce de singeounette! Je croyais qu'on t'avait envoyée chercher des pinces à linge, qu'est-ce que tu fais là?!

— Mais tu m'avais dit que s'il y avait quelque chose...

— J'aurais dit ça! Toi qui, sinon, n'écoutes personne, quand il s'agit de te pointer partout où je suis, là, tu es l'obéissance même!... Bon, allez, ne fais pas la moue, il ne manquerait plus que tu te mettes à chialer. Tu m'entends?

— Et toi, tu as entendu ce que t'a dit maman? Que tu fouilles tout au fond du coffre, à droite, mais bien profondément...

— Mais oui, bien sûr, bien profondément! Est-ce que tu sais toutes les merveilles qu'il y a autour de ce coton de Tsarigrad, hein? Le pantalon de papa, de son uniforme de l'armée, les draps pour quand on est mort, ceux des enfants de maman et papa qui sont morts, des vêtes...

RHAPSODIE BALKANIQUE

— Ne me parle pas des vêtements des enfants morts, tu m'entends, Miya?! s'écria Mila d'une voix stridente en plaquant ses mains potelées sur ses oreilles, puis en se mettant à hurler: Tagadi-tagada, je n'entends pas, je mets mes bas, bridi-brodi-bradiiii...

Miya éclata de rire. Cette petite fille haute comme trois pommes et dodue qui la trouvait où qu'elle soit avait le don de passer si brusquement d'un état à un autre que, parfois, les larmes jaillissaient de ses yeux sans que l'on sache si elles étaient provoquées par le rire ou par la tristesse. Elle était peureuse, Mila, et Miriam trouvait ça drôle. Dans le coffre sacro-saint où sa mère l'avait envoyée, on conservait les reliques familiales les plus importantes, et aucun des enfants n'avait le droit de l'ouvrir sans autorisation. Autorisation qui n'était donnée que par Theotitsa, et même son mari, Todor, n'osait y contrevenir. Bien plus, il préférait, lorsqu'il fallait prendre ou mettre quelque chose dans le coffre sacré, le mentionner comme en passant devant sa femme pour qu'elle décide lequel des deux l'ouvrirait. Elle avait son ordre bien à elle, et, régulièrement, le changeait. Cela lui prenait au moins une demi-journée, aussi, lorsqu'elle rangeait le coffre, elle changeait l'ordonnancement de la lessive. Elle commençait, le matin, par laver le tablier de son mari. Elle l'accrochait à moitié mouillé à deux clous sous l'auvent de la cour pendant qu'il s'en écoulait, telles des larmes, de grosses gouttes d'eau qui disparaissaient dans la terre damée. Les culottes et les chaussettes restaient pour l'après-midi, lorsque les enfants s'endormaient. Theotitsa n'aimait pas dormir. « Du sommeil nul souvenir », disait-elle, et elle se trouvait constamment une tâche à accomplir. En ces journées particulières, elle faisait chauffer son café plus lentement, aussi. Elle faisait tourner le *djezve* sur le feu d'un geste régulier, laissait la mousse lever trois fois, ajoutait une goutte d'eau froide et versait précautionneusement le café prêt dans le *feldjan*. Elle tirait silencieusement sa chaise devant le tablier en train de s'égoutter, se détendait et contemplait les

gouttes qui tombaient l'une après l'autre. Ces jours-là, elle lampait son café plus bruyamment qu'à l'accoutumée. Elle secouait le *fildjan* de manière à faire glisser la mousse vers le bord, déglutissait doucement avant de vider en deux gorgées le liquide amer adouci par du sucre. « J'ai une bouche étamée », prononçait-elle invariablement avec ses dents recouvertes de mousse. Puis elle toussotait, sautait à bas de sa chaise comme un ressort et partait s'isoler pour accomplir sa mission sacrée avec le coffre. La porte semblait se fermer d'elle-même derrière elle, son grincement valait ordre de rester tranquille, et dans la maison s'installait un silence pesant.

Miriam n'aimait pas ce silence.

Dès qu'elle le percevait dans l'air, elle enlevait ses chaussures, accourait sur la pointe des pieds pour ne pas faire craquer le plancher et collait l'oreille contre le corps de la porte. Au début, on n'entendait rien. Puis, l'un après l'autre, s'échappaient les sons aigus des charnières rouillées. Boum-doum-poum — on entendait le bruit sourd des lourdes couvertures de laine jetées sur le lit. Une profonde inspiration. Un « ooooh » douloureux s'échappant de la gorge de Theotitsa. Un reniflement et « Misère de misère »... Et, dans une sorte de torpeur, elle commençait à égrener : Nikola... Stefann... Jivka... Blago et Mitko... Zlatina... Nevena... Atina... Kostadinn... Miya savait que sa mère rangeait les unes après les autres les affaires restées de ses enfants morts. De toutes les tailles, vêtements divers de personnes qui n'avaient pas grandi, arrêtées dans leur brève course à travers la vie. La petite couverture de Nikola. Le petit gilet de tricot sans manches de Jivka. Les deux bonnets de Blago et de Mitko, les jumeaux. La poupée faite au crochet de Nevena. La petite mèche de cheveux d'Atina, conservée dans le mouchoir à rayures de son père, Todor. Signes infimes de l'éphémère existence des frères et sœurs de Miya. Les douleurs de Theotitsa rangées dans le coffre et dans son cœur.

THEOTITSA

Dis-lui, à Miriam, que quelque chose est interdit et, tu verras, elle le fera sur-le-champ! Même avec le sacro-saint coffre familial il en était ainsi. Elle en avait abordé le contenu au moins dix fois. Elle connaissait l'ordre exact des reliques qui s'y trouvaient et les remettait si bien à leur place que même sa mère ne pouvait soupçonner son intrusion. C'était du moins ce qu'elle croyait...

Theotitsa le savait. Elle était curieuse, sa Miriam, et ses yeux rôdaient sur tout ce qui l'entourait comme des papillons affolés : il était impossible que l'objet le plus secret lui échappe. Un jour, même, elle l'avait aperçue en train de se glisser dans la chambre, profitant du tohu-bohu matinal, et, pendant que sa mère prenait congé de son mari qui partait travailler, elle s'était approchée à pas de loup du coffre. Theotitsa avait entendu distinctement ses charnières grincer — ce son, elle ne pouvait le confondre avec aucun autre, dût-elle se trouver dans l'autre monde. Et elle avait eu du mal à se retenir de courir jusqu'au lieu du crime, d'attraper cette gamine par sa tresse et la faire tourner au-dessus de sa tête comme une crécelle. Elle ne savait pas elle-même ce qui l'avait retenue. C'était comme si quelqu'un l'avait saisie à l'épaule et clouée sur place. Elle l'avait laissée fouiller autant qu'elle le voulait dans les entrailles de son endroit le plus secret. Elle l'avait entendue secouer la couverture, ranger et plier les petits souvenirs de ses frères et

sœurs, fourrer son nez dans les petits vêtements et respirer à pleins poumons l'odeur puissante de naphthaline derrière laquelle subsistait encore celle de tous ceux qui s'en étaient allés. Theotitsa ne partageait qu'avec son mari le contenu du coffre. Mais les sanglots silencieux, les prénoms des enfants chuchotés tout bas, le temps passé à plier lentement leurs petits vêtements n'appartenaient qu'à elle. Et à Miriam. En secret.

Cette jeune folle était apparue dans sa vie après bien des morts et deux garçons qui avaient survécu. Elle s'était installée dans son corps par une nuit de tempête, en hiver, durant laquelle la mer salée avait gelé. Les vagues gelaient comme ça : au moment où elles se soulevaient en écume et tentaient de redescendre, le froid les figeait et saisissait les suivantes. Personne ne se souvenait de la mer, à Bourgas, ayant gelé. Même la Vassiliko, la femme du pope, cette je-sais-tout, affirmait que c'étaient des signes du diable et que les gens devaient passer toute la nuit dans la prière et l'humilité, pour faire revenir Dieu dans leur cœur. Bien que profondément croyante, Theotitsa n'avait pas l'intention de prier jusqu'à l'aube, surtout pas parce que Vassiliko en avait décidé ainsi. Mais elle entendait le chuchotement des gens, dehors, et leurs paroles se gravaient comme de nouvelles rides entre ses sourcils. « C'est dans de pareils moments qu'on conçoit des magiciens, disaient-ils, c'est dans de pareils moments qu'on conçoit des vauriens. »

Elle ne pensait pas à l'amour, Theotitsa. Son énième enfant s'en était allé tout récemment, et ces morts d'enfants sans fin avaient tellement éprouvé son cœur que même un peu d'amour pouvait le tuer. La tristesse permanente avait durci son corps, ses yeux étaient devenus gris depuis longtemps et les caresses lui faisaient mal. Todor savait ce qui se passait dans l'âme de sa femme, mais il n'avait aucune idée de la manière dont il pouvait l'aider. Il était convaincu que chacun était responsable de ses sentiments et que faire avec eux était question de caractère. Or, du caractère, elle en avait à revendre, Theotitsa ! Si

RHAPSODIE BALKANIQUE

elle a décidé quelque chose et qu'elle s'y tient, en face de toi, rien n'y fera, ni prières ni lamentations. Après la mort de la petite Atina âgée de deux mois, quarante jours durant elle a serré dans son poing une mèche de ses cheveux. Combien de fois Todor l'a priée de la lâcher! Non et non, aucune parole, aucun pleur: rien. Ses doigts bleuissaient à force de serrer les petits cheveux blonds tout fins.

Cette nuit-là où la mer gela, Theotitsa se lava les cheveux, les coiffa longuement au beau milieu de la chambre, ramassa avec la main ceux qui étaient tombés par terre, les frotta entre ses paumes pour former une boule qu'elle jeta par la fenêtre. Todor la regardait, d'un air rêveur. Il aimait la manière dont les mèches se soumettaient au peigne, dont sa main, jeune et encore douce, caressait les épaules sur lesquelles les lueurs du feu, dans le poêle, se pourchassaient. Il eut envie de la prendre dans ses bras, là, tout de suite. Telle qu'elle était... telle qu'elle était devenue. Tendue comme les cordes sur lesquelles elle n'arrêterait pas de faire sécher le linge. Raidie et crispée comme les vêtements mouillés tordus et essorés par ses mains. Remplie de règles et d'interdits, catégorique et coincée. Et pourtant à lui... Théa. Théa *mou*¹. Cette jeune fille grecque dont les yeux étaient des olives de Kalamata et les cheveux les sons du bouzouki...

Près de Todor elle se coucha, Theotitsa.

Le lit soupira sous son poids et se détendit pour l'accueillir. Ses pieds, légèrement froids, même en été, se rangèrent l'un contre l'autre et pointèrent sous la couverture. Theotitsa dormait comme elle vivait: avec application. Si elle se couchait sur un côté, elle se réveillait presque dans la même position. Ses genoux se touchaient docilement, ses bras suivaient le contour de son corps, et sa respiration gardait le même rythme. Elle dormait avec une longue chemise de nuit qui lui montait tout en haut de la gorge. Lorsqu'elle s'assoupissait, elle ressemblait à un tableau pâli par le soleil. Les couleurs quittaient son visage et la laissaient se reposer dans la gamme des gris-blanc.

1. « Ma Théa » en grec.

Todor aimait cette absence de couleurs bien à elle dans le sommeil. Il appréciait la manière dont elle accomplissait tout comme cela devait l'être dans un monde idéal. Theotitsa ne dépassait jamais la mesure. Elle ne mangeait ni ne buvait trop, elle n'avait pas de plats préférés, ne rêvait à rien qui ne puisse se produire, ne se plaignait pas. Malgré tout, il connaissait ses sentiments. Il sentait ce qui se lovait sous l'apparence ternie de sa femme et s'efforçait de rester dans son monde à elle, même si, parfois, il avait du mal à le comprendre.

La première chose qu'il sentit, la nuit où la mer gela, ce furent ses pieds froids. À l'instant où il les frôla avec ses jambes, Theotitsa instinctivement plia les doigts et saisit le bouton le plus haut de sa chemise de nuit. Sa respiration s'accéléra et de son corps émana l'odeur de la lavande, à la fois douce et puissante. Elle la cueillait chaque été dans le jardin de sa mère, en Grèce, la faisait sécher dans la cour de sa maison, à Bourgas, avant de l'effriter à la main et d'en parsemer les coins des armoires. Le parfum s'était incrusté dans le tissu de sa chemise de nuit blanche et, excité par la tendresse spontanée de Todor, il se mit à se déployer dans l'obscurité.

— Non, Todor, je ne peux pas...

— Je ne veux rien, Théa *mou*, seulement t'effleurer dans l'obscurité... Réchauffer tes pieds... Respirer cette lavan...

— Laisse-la, la lavande. J'ai cessé de la sentir, je la mets comme ça, contre les mites, je sais ça depuis l'enfance...

— Il y a longtemps que tu n'es plus une enfant, Théa, tu es une femme, tu es ma femme.

— Je sais. Mais je ne peux pas. Aujourd'hui, la mer a gelé et...

— ... et moi, je te réchaufferai, oublie-la, cette mer! Maintenant, elle est gelée, mais demain, non. Et l'été viendra, et il fera si chaud que les gens iront à la plage pour se rafraîchir les pieds, Théa *mou*, parce que leurs pieds seront brûlés par la canicule. Tout comme maintenant, je brûle du fait de tes cheveux qui... et de tes yeux qui... et de ton odeur à cause de...

RHAPSODIE BALKANIQUE

Theotitsa n'opposa pas de résistance. Elle laissa Todor enlever sa main accrochée à son col, déboutonner lentement mais avec assurance sa chemise de nuit, bouton après bouton, douze fois, dénuder doucement son épaule, puis approcher délicatement ses lèvres des os frissonnants, saisir ses cheveux dans sa main et les tirer doucement, jusqu'à ce que son visage se tende tout entier, avec ses yeux toujours fermés et son nez légèrement arqué, fier, grec, là, sous les paupières serrées. Elle lui permit de se pencher au-dessus d'elle, de la rendre humide de son souffle. Elle s'abandonna à ses baisers qui l'effleurèrent à peine, d'abord sur son front, ensuite sur ses sourcils, l'un après l'autre, puis, taquins, sur le bout de son nez, jusqu'à ce que ses lèvres se laissent aller à un fragile sourire. Sa main, cette main chaude et un peu rugueuse, descendit timidement vers l'extrémité de son vêtement, le repoussa vers le haut, avant de glisser sur ses genoux, ses cuisses, plus haut, plus haut...

Ils firent l'amour comme jamais auparavant. Éternellement et immémorialement, à la vie et à la mort. L'horloge, au mur, comptait les secondes, son balancier oscillait régulièrement d'un côté, de l'autre, tandis que les ombres des flammes de l'âtre passaient, tels de petits esprits, sur les murs, à travers les murs, sur les couvertures, elles effleuraient les dos en sueur de cet homme et de cette femme, puis retournaient, paniquées, à la lumière et mouraient quelque part là-bas. Les petits esprits de leurs enfants partis prématurément. Cette nuit seulement, cette seule nuit où la mer avait gelé, Theotitsa ne se sentit pas coupable d'être vivante à leur place. Cette nuit-là, elle fut femme avant d'être mère. Amoureuse avant d'être orpheline de ses enfants. La vague de désir l'avait submergée tout entière et entraînée loin du chagrin dont elle était depuis longtemps la servante, année après année, perte après perte, enfant après enfant. Theotitsa la naufragée. Theotitsa, déesse grecque impie qui devait racheter tout le péché de la terre. Theotitsa qui, durant l'unique nuit des vagues gelées de la mer, lorsque le diable envoie des signes que le dieu a peur de déchiffrer, conçut sa fille.

Et Miriam fut.